

Recherche logement et vie qui va avec désespérément

PHOTOGRAPHIE • Au Centre genevois de la photographie, l'exposition collective de démarches photographiques intitulée «Cherche appartement» tente d'interroger, avec un bonheur inégal, la nécessité d'avoir un toit.

2013. L'hyper crise genevoise du logement perdure: taux de vacance dérisoire (0,3%), loyers jugés abusifs; exode, précarisation et marginalisation des classes populaires et moyennes, situation dramatique des logements subventionnés (2,84% du parc immobilier contre les 20% promis par le Conseil d'Etat), production anémique de nouvelles habitations; gentrification du tissu urbain ou le processus par lequel le profil économique et social des habitants d'un quartier se transforme au profit exclusif d'une couche sociale supérieure aisée; étalement urbain menaçant la qualité de vie et l'écosystème régional; explosion des chambres sous-louées qui vulnérabilisent leurs locataires souvent exploités sans vergogne; culture de la peur et soumission fataliste chez les locataires... La liste des maux est longue. La pression est telle que la question se pose face à la difficulté de vivre sous toit et d'explorer des possibles alternatifs: à quand un printemps de locataires citoyens indignés sur territoire genevois?

Regrouper 30 artistes – photographes indépendants ou collectifs photos – en prétendant faire un état des lieux actuel de l'habitat sur sol genevois tient, au Centre de la photographie, du vœu pieux programmatique que la majorité des séries imagées ne semble qu'effleurer ou détourner de manière ludique, surréaliste voire fantastique. Rien ne semble prendre dans *Cherche appartement* qui joue la carte de l'accrochage serré par grappes d'images semblant imprimées à même les parois. Des gestes, récits, architectures, paysages, poses et humeurs disloqués, recomposés nous arrivent par blocs, et ne cristallisent pas. On voit bien que le morcellement fait partie du projet, et que l'accrochage se revendique de l'archipel, de l'éclatement.

Le squat Rhino. 19 ans de convivialité, d'une conception alternative du vivre ensemble partagée entre autogestion et participation. Gérer son espace fait d'un fragile équilibre entre collectif et individuation, repli identitaire et hospitalité. De cela restent les grands portraits silencieux en noir et blanc des habitants du lieu pris en 1985 et 1986 par Jérôme Béguelin. Des espaces alternatifs aujourd'hui quasi disparus présentés ici, sans en interroger l'héritage des luttes et revendications, dont les coopératives et baux associatifs contribuent à reconfigurer «la question de la propriété sociale du parc immobilier», comme le souligne le sociologue Luca Pattaroni dans *Squats. Genève 2002-2012*, ouvrage sur le travail du photographe Julien Gregorio dont partie est exposée.

Réalité ouverte

Si *Cherche appartement* est une sorte de mémoire ouverte sur plusieurs manières de vivre des formes d'habitation dans une ville toujours moins hospitalière, deux démarches conjuguent force et pertinence. Une enfant se projette de dos tel un papillon épris d'échappée belle et de mobilité contre la surface d'une porte-fenêtre. Photographie



«Je positive», un cliché pris dans un campement à Annecy par Eric Roset, photographe genevois engagé dans la défense des Roms.

de réel, Eric Lutz avoue que nous sommes dans la région du Grand-Saconnex au cœur d'une des rares images évoquant un intérieur que beaucoup peuvent connaître. Une chambre à coucher avec un dressing à main droite, petit théâtre d'une liberté mise sous vide où les habitants semblent sanctuarisés pour l'éternité dans le même lieu tombeau face à la crise qui perdure. De retour d'un reportage sur des apiculteurs dans les Vosges, le Genevois imagine une vie sous gangue de verre.

«J'ai choisi cette image à forte teneur poétique, dans un climat bio-humain, en contre-pied d'autres démarches attendues évoquant les sans-abris ou le squat dans une perspective historique. Pour illustrer la problématique du déplacement empêché. Dans le canton de Genève, sans moyens conséquents, nulle possibilité de changer d'appartement. On est ainsi contraint à rester au cœur du bocal dans lequel on a réussi à se loger. De ce logement relativement aisé, j'ai imaginé qu'une gamine

en plein essor rêvait d'un ailleurs, en décollant sur le paysage pour se poser plus loin. Telle une abeille, elle ne le peut, se heurtant à la vitre. Si la symbolique est prégnante, la photo a été réalisée dans le cadre d'un reportage sur les logements contemporains.»

Un abri pour survivre

Depuis 2005, Eric Roset, prend des images de Roms/Tsiganes en France, Suisse et Roumanie. En 2012, ils étaient 150 à Genève, 30 à 60 à Lausanne. On les retrouve ou leurs traces sous un pont de l'Arve, dans un paysage souterrain aujourd'hui muré, ou un fourgon de police. Tout dans cette communauté n'est que déplacement subi, précarité imposée, espace jamais assuré souvent sans eau courante ni électricité.

En entretien, Eric Roset s'insurge doucement contre l'ubuesque législation genevoise sur le mendicite qui coûte beaucoup plus cher en frais administratifs qu'elle ne rapporte. Mendier est une nécessité absolue de survie notamment pour les proches restés au centre-ouest de la Roumanie. Aux yeux de ce photographe autodidacte actif dans l'association Mesemrom pour la défense des Roms à Genève, ces femmes, enfants et hommes sont, en Roumanie et Hongrie, persécutés, chassés de partout, évoluant dans le dénuement le plus absolu, en butte au racisme et à une situation invivable avec une très grande difficulté à scolariser les enfants dans une atmosphère évoquant, pour certaines voix, les pogroms de sinistre mémoire. Les renvois? Face à leurs lieux d'habitation détruits notamment en France et Italie du Nord, la plupart reviennent tant qu'il n'existe aucune perspective au «pays». La prétendue criminalité? Une grande étude lausannoise de terrain menée sur la question rom par les sociologues Jean-Pierre Tabin et René Knüsel montre clairement qu'elle n'a pas augmenté en rapport avec la présence de ces populations.

Les intitulés des instantanés, eux, détournent les réalités en fonction de slogans publicitaires bien connus: «Un monde en soi» (Genève Tourisme). Ou «Je positive» (Hypermarché Carrefour), légende d'une photo prise à Annecy montrant une femme dans un camp vétuste, un sac à la main ou l'on peut lire au fil d'une douloureuse ironie le leitmotiv de Carrefour: «Agir aujourd'hui pour mieux vivre demain». Comprendre au détour de cette série que si la main tendue n'est jamais évidente, l'accueil est un effort sur soi pour aller au-delà des préjugés et reconnaître que cette présence aux marges de toute vie pérennisée se doit d'être rencontrée. Ce que fait, avec pertinence, le regard patient et critique d'Eric Roset luttant contre les amalgames stigmatisants, dans le sillage d'une photographie humaniste. ■

Bertrand Tappolet

Cherche appartement au Centre de la Photographie, 23 rue des Bains, Genève, jusqu'au 17 février. Infos sur www.cen-

Instituteur, capitaine, socialiste, philosophe et... aquarelliste

PEINTURE • A l'occasion de ses 95 ans, Robert Nicole expose ses aquarelles à l'Hôpital de St-Loup.

Quelle vie bien remplie que celle de Robert Nicole! Il est né en 1918 au Sentier. De son enfance, il gardera un profond amour pour la Vallée de Joux: à ses paysages hivernaux tout en nuances, à ses chalets enneigés, il a consacré de belles toiles, réunies en une plaquette. Instituteur, il a enseigné dans plusieurs localités du canton et à Lausanne, où il fut conseiller communal socialiste. Capitaine d'infanterie, il s'est fait connaître, dans les années 1960, pour sa prise de position résolue et courageuse contre l'armement nucléaire de la Suisse, n'hésitant pas, dans un article de *Coopération*, à contrer Jeanne Hersch qui était favorable à la bombe helvétique, et allant défendre ses idées devant la section vaudoise de la Société suisse des officiers. Il a été actif aussi dans la Centrale sanitaire suisse, remplissant notamment la fonction ingrate mais ô



Les œuvres de Robert Nicole attestent d'un rapport profond et intime avec la nature.

combin nécessaire de caissier. Comme il le dit lui-même: «Ma vie est une succession de vocations tardives». Par «déseuvrement», après sa retraite, ce

désiste libre-penseur s'est attaché à la pensée hétérodoxe du pasteur Rittmeyer (1918-2002), qui niait la divinité de Jésus et fut révoqué de son ministère

en 1957. Robert Nicole lui a consacré des ouvrages de réflexions théologiques. En 1985, à l'âge de 67 ans, il se met à l'aquarelle. Après une première exposition-vente à La Sarraz en 2009, voici qu'il présente une cinquantaine de toiles à l'Hôpital de St-Loup. Il trouve ses sujets dans la belle région où il habite, autour de La Sarraz, au pied du Jura. Les patients et visiteurs de l'hôpital retrouveront ainsi avec bonheur des lieux qui leur sont chers: la Tine de Conflens, cet étonnant canyon vaudois, le Nozon, le canal d'Entre-roches, la plaine ou les gorges de l'Orbe... Equipé de son appareil photo, Robert Nicole s'est aussi rendu sur les bords de la Loue, le pays de Courbet, dans le Loetschental, et bien sûr dans sa chère Vallée de Joux: «Je copie la nature de manière fidèle, tout en l'interprétant légèrement». Ce propos définit bien son art, tout de délicatesse et

de discrétion. Sans doute sa production est-elle quelque peu inégale. Certaines toiles sentent parfois l'amateur et névrosent pas l'aquarelliste. Mais d'autres emportent l'adhésion par le beau rendu de l'hiver, où noirs et blancs s'opposent avec force, dans une manière qui évoque l'esprit de Brueghel. On aimera aussi ses «Mont-Blanc et colza» aux couleurs éclatantes, ou encore ses vues des falaises blafardes de St-Loup. De ces œuvres qui attestent un rapport profond, intime que la nature se dégage une grande sérénité. Quel espace d'exposition idéal qu'un hôpital, lieu de souffrance et de guérison, pour présenter ces aquarelles, qui à la fois sont un lien avec la région environnante et procurent à ses hôtes une vraie joie esthétique et spirituelle. ■

Pierre Jeanneret

Aquarelles de Robert Nicole, Hôpital de St-Loup (Pompaples), jusqu'au 8 mars.